



UvA-DARE (Digital Academic Repository)

La France sur le divan

van Wesemael, S.

Publication date

2011

Document Version

Submitted manuscript

Published in

Le monde selon Andreï Makine: textes du Collectif de chercheurs autour de l'œuvre d'Andreï Makine

[Link to publication](#)

Citation for published version (APA):

van Wesemael, S. (2011). La France sur le divan. In M. L. Clément, & M. Caratozzolo (Eds.), *Le monde selon Andreï Makine: textes du Collectif de chercheurs autour de l'œuvre d'Andreï Makine* (pp. 127-143). Éditions Universitaires Européennes.

General rights

It is not permitted to download or to forward/distribute the text or part of it without the consent of the author(s) and/or copyright holder(s), other than for strictly personal, individual use, unless the work is under an open content license (like Creative Commons).

Disclaimer/Complaints regulations

If you believe that digital publication of certain material infringes any of your rights or (privacy) interests, please let the Library know, stating your reasons. In case of a legitimate complaint, the Library will make the material inaccessible and/or remove it from the website. Please Ask the Library: <https://uba.uva.nl/en/contact>, or a letter to: Library of the University of Amsterdam, Secretariat, Singel 425, 1012 WP Amsterdam, The Netherlands. You will be contacted as soon as possible.

La France est sur le divan

Sabine van Wesemael

Université d'Amsterdam

La civilisation française est la muse de maint héros makiniens. La grande interrogation qui traverse des romans tels que *Le Testament français*, *Au temps du fleuve amour*, *La Terre et le ciel* de Jacques Dorme et, très récemment, l'essai *Cette France qu'on oublie d'aimer* c'est : existe-t-il une identité française ? Qu'en est-il précisément de l'âme française ? Aliocha, Mitia et le narrateur de *La Terre et le ciel* de Jacques Dorme voient dans la France avant tout un modèle. Ils prennent conscience de leur propre identité dans le miroir que leur tend la France de la Belle Époque proustienne et de Jean-Paul Belmondo : « Oui, au milieu du palais impérial, nous parlions, tout bas, des horreurs du régime. Nous critiquions tout. Nous le rejetions en bloc. Le Belmondo de notre adolescence et son Occident mythique se transformaient en un idéal de liberté, en un programme de combat.¹ », constate Mitia dans *Au temps du fleuve Amour*. La francophilie joue un rôle de miroir permettant de porter un regard, souvent critique, sur soi. Les héros makiniens aiment la France pour le rôle important qu'elle a joué dans le passé, pour son amour de la liberté et pour la haute mission civilisatrice qu'elle a joué dans la vie moderne. Ils insistent également sur le rôle fondamental de la langue en ce qui concerne l'identité nationale. Pour eux, la France est à la fois modèle politique et guide culturel et elle incarne l'Occident libéral. Le narrateur de *Cette France qu'on oublie d'aimer* note avec nostalgie : « [...] en adhérant à la francité, on obtenait l'accès à un monde intellectuel et artistique d'une richesse et d'une productivité sans égales. En renaissant dans cette langue (car il s'agit bien d'une seconde naissance) on recevait en héritage les trésors les plus dynamiques des cultures² ». Makine et ses héros s'inscrivent ainsi dans une longue tradition de penseurs étrangers pour qui la France était une terre d'élection. Chez Makine, la francité est une série d'interrogations qui élaborent des analyses antérieures d'auteurs étrangers qui ont tenté de définir l'identité commune des Français. Je songe par exemple à Léopold Senghor qui, en 1988, dans *Ce que je crois* soutient le mouvement de la négritude mais reconnaît également les vertus

¹ Andreï Makine, *Au temps du fleuve Amour*, Paris, Folio, 1994, p. 250.

² Paris, Flammarion, 2006, p. 61.

de la francophonie et de la francité. Il propose un métissage culturel que la francophonie permettrait de réaliser : « C'est que nous étions, déjà, pour le métissage culturel, étant entendu qu'il fallait, d'abord, s'enraciner dans les vertus de la Négritude pour mieux s'ouvrir, ensuite, aux apports féconds des autres civilisations, essentiellement de la civilisation française³ ». D'après Senghor, il s'agit dans la francophonie de mettre l'accent sur la culture sans répudier pour autant l'économie ni la politique. Le but ultime de la francophonie est de réaliser l'œuvre culturelle de compréhension et d'enrichissements réciproques.

Pour achever de définir la France et le Français par rapport au reste du monde, il faut peut-être avant tout envisager ce qu'ils représentent aux yeux d'un extra-Européen. C'est vivant dans ce pénible et en même temps glorieux entre-deux-mondes, tant évoqué dans ses romans, que Makine analyse la civilisation française. Cette position l'expose à une haine parfois tenace de la part des Français qui n'acceptent pas qu'un auteur étranger explore leur conscience nationale.

En lointain et fidèle héritier des Russes lettrés des siècles passés, Makine questionne sans concession l'identité française. Mais là où Senghor voyait encore dans la francophonie le modèle et le moteur de la Civilisation de l'Universel, Andreï Makine insiste dans son essai récent sur le fait que le modèle français est en crise⁴ : « De longs siècles de chevalerie pour en arriver là ? L'inévitable syndrome qui frappe tout étranger épris de la France : pays rêvé, pays présent. Ne vaudrait-il pas mieux de fermer les yeux sur l'envahissante laideur d'aujourd'hui⁵ ».

Chez Makine la francité est donc source à la fois d'attachement et de rejet. Sa sympathie générale n'exclut bien entendu pas la critique ou le scepticisme. C'est notamment avec *Cette France qu'on oublie d'aimer* que l'auteur se fait le critique extrêmement sévère de la France d'aujourd'hui. Il y analyse le mal dont la France est frappé. Les raisons de ce mal sont pour Makine avant tout morales et culturelles. D'après lui la démocratie française doit par exemple prendre garde à ce que son caractère multi-racial et multi-culturel ne déclenche pas un processus de déclatement et de violence :

³ Leopold Sédar Senghor, *Ce que je crois*, Paris, Grasset, 1988, p. 161.

⁴ C'est aussi de temps en temps dans ses romans, qui chantent en principe son amour pour la France, que Makine critique sa patrie d'adoption. C'est ainsi que le jeune Aliocha explique l'amertume de sa grand-mère lors de ses séjours parisiens : « Quelque dissension familiale dont il ne nous était pas donné de connaître les raisons ? Ou bien une froideur très européenne dans les relations entre les proches, inconcevable pour nous autres, Russes, avec notre collectivisme débordant ? ». Andreï Makine, *Le Testament français*, Paris, Folio, 1996, p. 70.

⁵ Andreï Makine, *Cette France qu'on oublie d'aimer*, Paris, Flammarion, 2006, pp. 18-19.

Des dizaines d'années de mensonges sur la France paradis multiculturel, multiracial, multiconfessionnel, multi quoi encore ? Multi tout. Trop de mensonges et, maintenant, la réalité souveraine qui éclate aux yeux de tous et, tel un projecteur d'hélicoptère, éclaire la folie de ce pays réputé si cartésien. [...] La France est haïe car les Français l'ont laissée se vider de sa substance, se transformer en un simple territoire de peuplement, en un petit bout d'Eurasie mondialisée. Ceux qui brûlent les écoles, qu'ont-ils pu apprendre de leurs professeurs sur la beauté, la force et la richesse de la francité ?⁶

Ce qui manque avant tout en France en ce moment c'est la parole libre, contradictoire, passionnée. Makine cite avec consentement Michel Serres qui, d'après l'auteur, illustre à merveille l'élégance intellectuelle de la francité et qui a dit qu'il y a en ce moment en France plusieurs sujets à risque : la collaboration et Pétain, la décolonisation, la sécession de l'Algérie, l'immigration déferlante qui détruit toute chance d'intégration, l'antisémitisme. Or, ce refoulement de la mémoire, ce mutisme imposé à la collectivité n'est pas sans rappeler l'endoctrinement communiste : « D'ailleurs le décalage entre le discours officiel et les commentaires que les Français osaient en privé me rappelaient la situation dans ma patrie soviétique. Le même double langage, la même schizophrénie collective⁷ ». C'est aujourd'hui la quête de l'identité qui rend plus insupportables un certain nombre de moments du passé. On a plus ou moins consciemment cherché à se faire une mémoire à trous. Makine émet des jugements sévères sur la France et décrit le trouble de la conscience collective face à des menaces. Selon l'auteur, la capacité du français à transfigurer le réel, à le mettre à distance, à se détacher de la réalité immédiate s'amenuise. Le dépérissement de la francité semble irrévocable :

La possibilité de tout dire, sans censure, ou à l'encontre de la censure. Le « malheur français » d'aujourd'hui dont parle si bien Jacques Julliard serait-il lié à cette mutité qui s'est imposée autour de certains sujets, à la peur qui s'est installée dès la simple évocation de tel ou tel événement ? : La force de la francité, cette liberté avec laquelle la pensée abordait l'homme, la cité et l'Histoire, cette furie intellectuelle française, si peu cartésienne, a cédé la place aux prudentes approches de déminage. Oui, c'est ainsi qu'apparaît, de nos jours, le Français pensant : une intelligence

⁶ Andreï Makine, *Cette France qu'on oublie d'aimer*, Paris, Flammarion, 2006, pp. 97 et 99.

⁷ *Ibidem*, p. 72.

affublée d'innombrables couches de protection et qui tâtonne, se faufile entre les interdits, rampe sur un champ de mines, tout effrayée d'une possible explosion.⁸

Selon Makine, la nation française est sur la voie de la décadence. Point de départ de sa réflexion est la constatation que l'image de la patrie s'est écroulée de façon lamentable. Makine nous invite ainsi à réfléchir sur la nature du fait national à nous interroger sur l'absence de conscience d'une identité. Cette question de l'identité française est bien sûr pour le moins complexe et elle a fait couler beaucoup d'encre. Actuellement, des intellectuels méditent et s'affrontent également au sujet du sens de l'existence française, du caractère français, de son rôle en Europe et dans le monde, du sens de son histoire. Nombreux sont les intellectuels qui stipulent que l'identité française est en crise, crise en grande partie liée à la perception d'un déclin de la France. Ils dissèquent le malaise, commentent la dépression et les moyens d'y remédier. Makine renvoie lui-même à *Le Malheur français* (2005) de Jacques Julliard mais les pamphlets abondent. On peut songer par exemple à *La Psychose française. Les banlieues, le ban de la République* (2006) de Medhi Belhaj Kacem, à *Fier d'être français* (2006) de Max Gallo, à *La France perd la mémoire* (2006) de Jean-Pierre Rioux ou à *Le Crime de Napoléon* (2006) de Claude Ribbe. Chaque ouvrage exprime au fond la même idée : la France est malade, d'elle-même et des autres. Parallèlement, le débat autour de l'identité nationale a connu, après des années de silence, un nouvel élan au cours de cette dernière décennie. Identité, appartenance ethnique, ethnicité, marqueurs d'identité ou d'appartenance, autant de concepts qui renvoient à une notion particulièrement présente aujourd'hui.

Si l'on veut estimer à sa juste valeur l'apport de Makine, il faut sans doute ne pas en exagérer l'originalité. Son ouvrage ne jette pas une lumière nouvelle sur notre histoire contemporaine mais par ses idées sur la construction systématique d'une mémoire unitaire, il enrichit certes le débat qui traverse la société française actuelle. Je ne m'intéresse donc pas tant à la vision sur la civilisation française de Makine, à l'image de la France qui se dégage de son œuvre, qu'à ses idées sur les techniques de remémoration nécessaires pour la construction d'une mémoire collective.

⁸ *Ibidem*, p. 65.

Le questionnement de l'identité possède une longue tradition dans la pensée française. Je songe par exemple à la célèbre conférence « Qu'est-ce qu'une Nation ? » prononcée par Ernest Renan le 11 mars 1882 à la Sorbonne. Renan rejette l'une après l'autre toutes les réponses à cette question. D'après lui, la construction d'une conscience collective n'est pas une affaire de langue, ni de race, ni de géographie, ni simplement de communauté d'intérêts. Non, ce sont la volonté et le souvenir qui sont à la base du concept renanien de la nation :

Un passé héroïque, des grands hommes, de la gloire (j'entends de la véritable), voilà le capital social sur lequel on assied une idée nationale. Avoir des gloires communes dans le passé, une volonté commune dans le présent ; avoir fait de grandes choses ensemble, vouloir en faire encore, voilà les conditions essentielles pour être un peuple. On aime en proportion des sacrifices qu'on a consentis, des maux qu'on a soufferts.

Ce texte classique de Renan est toujours d'actualité et a tout à fait sa place dans les discussions actuelles sur le nationalisme et la nation. Pour Renan déjà la mémoire nationale fonctionne à la fois comme la faculté de se souvenir et l'aptitude à oublier. C'est à Pierre Nora que revient le mérite d'avoir popularisé la notion de lieu de mémoire, une des notions-clés de la nouvelle histoire. C'est ainsi qu'il définit ces lieux de mémoire qui éclairent l'identité nationale et qui sont un outil permettant d'identifier les contours ou l'ordonnance interne de l'identité nationale : « Le lieu de mémoire est une notion abstraite, purement symbolique, destinée à dégager la dimension mémorielle d'objets qui peuvent être matériels, mais autant et surtout immatériels, comme des formules, des devises, des mots-clés, en France, par exemple, « la terre » ou « le clocher »⁹ ». Dans les années 80, Nora publie une série d'ouvrages dans lesquels il tente de définir la spécificité de l'identité nationale de la France en recherchant des lieux de mémoire et de symboles de cette identité : le drapeau, le calendrier républicain, la marseillaise, le 14 juillet, les centenaires de Voltaire et de Rousseau et ainsi de suite. Nora, tout comme Makine aujourd'hui, signale une carence d'identité en France et les deux semblent d'avis que les Français doivent construire individuellement et collectivement une éthique de la mémoire et la respecter. Dans l'épilogue du tome 3, Nora explique que, inquiété par la disparition

⁹ Pierre Nora, *Les Lieux de mémoire*, tome 1, *La République*, Paris, Gallimard, 1984, p. XI.

rapide de la mémoire nationale, il décide de dresser un inventaire des lieux où cette mémoire s'est électivement incarnée : « Dans le trouble que connaît actuellement l'identité nationale, la mise en valeur de son patrimoine est la condition première du réajustement de son image et de sa redéfinition dans l'ensemble européen ¹⁰ ». Cette tentative de définir la spécificité de l'identité nationale de la France. Nora veut démontrer que la mémoire de l'État national s'est solidifiée dans une tradition historique, une historiographie, des paysages, des institutions, des monuments et des discours qu'un choix judicieux permet de quadriller, et que la dissection historique permet de retrouver. À quoi donner la dignité virtuelle du mémorable. La mémoire est nécessaire aux hommes et aux sociétés, c'est un instrument fondamental de notre civilisation.

Selon Makine aussi la nation n'est plus le cadre unitaire qui enserme la conscience de la collectivité. Or, pour sortir de cette crise il faut qu'il y ait volonté de mémoire. Une nation existe d'abord dans les têtes. Les Mémoires servent à l'histoire de leur temps : le *Testament* de Richelieu, les *Mémoires* de Louis XIV, le *Mémorial de Sainte-Hélène* montrent que c'est dans la mémoire que l'histoire nationale comprend sa propre continuité. La France est sa propre mémoire ou n'est pas. Si nation il y a elle relève de la permanence actualisatrice qui régit l'économie de la mémoire. La France n'est pas seulement un héritage mais aussi un projet. Makine et Nora s'inspirent d'ailleurs tous les deux de l'œuvre de Marcel Proust et de ses idées sur les techniques de remémoration indispensables pour retrouver le passé et se forger une identité. Le narrateur du *Testament français* veut apprendre de Proust « cette mystérieuse nostalgie occidentale ¹¹ ». Proust cherche également à débusquer les mythes qui constituent l'identité. Comme chez l'auteur d'*A la recherche du temps perdu*, l'enjeu dans l'œuvre de Makine et de Nora, est en effet surtout dans l'analyse des mécanismes de formation et de conservation des souvenirs. Une différence fondamentale entre les deux que je voudrais signaler tout de suite, c'est que Nora est historien et qu'il est d'avis que les lieux de mémoire sont créés par la politique, tandis que Makine est écrivain et estime que la culture, la société et la langue ont tout autant forgé et maintenu la conscience de la France.

¹⁰ Pierre Nora, *Les lieux de mémoire* II, *La Nation*, tome 3, Paris, Gallimard, 1986, p. 658.

¹¹ *op. cit.*, p. 218.

Une première leçon que Makine et Nora tirent de l'œuvre de Marcel Proust c'est que le devoir de mémoire repose non seulement chez la collectivité mais tout autant chez l'individu :

Et n'est-ce pas à Freud et à Proust que l'on doit même les deux lieux de mémoire intimes et cependant universels que sont la scène primitive et la célèbre petite Madeleine ? Déplacement décisif que ce transfert de la mémoire : de l'historique au psychologique, du social à l'individuel, du transmissif au subjectif, de la répétition à la remémoration. Il inaugure un nouveau régime de mémoire, affaire désormais privée. La psychologisation intégrale de la mémoire contemporaine a entraîné une économie singulièrement nouvelle de l'identité du moi, des mécanismes de la mémoire et du rapport au passé. Car c'est en définitive sur l'individu et l'individu seul que pèse, de manière insistante en même temps qu'indifférenciée, la contrainte de mémoire ; comme sur son rapport personnel à son propre passé que repose sa revitalisation possible. L'atomisation d'une mémoire générale en mémoire privée donne à la loi du souvenir une intense puissance de coercition intérieure.¹²

Une identité, c'est d'abord une mémoire semble affirmer effectivement le narrateur d'*A la recherche du temps perdu* lorsqu'il évoque ce 'vrai moi' qui transparait dans le souvenir involontaire. Les premières impressions reviennent au narrateur proustien dans un tourbillon de souvenirs extratemporalisés dévoilant cette personnalité authentique, ce vrai moi. L'expérience de mémoire involontaire le convainc de la permanence de son identité ; la mémoire involontaire incarne cette forme supérieure de conscience de soi. La mémoire chez Proust est donc avant tout une expérience spontanée, non dirigée par la raison et profondément liée à l'individualité quoique la collectivité ne soit pas absente : « Tout Combray et ses environs est sorti de ma tasse de thé », constate le narrateur à la fin de la scène de la Madeleine. Le fonctionnement de la mémoire involontaire est tout d'abord cette résurrection miraculeuse qui permet au narrateur de redécouvrir un passé privé qui sera commémoré dans *A la recherche du temps perdu*. Mais l'exploration de l'intériorité et la représentation de la collectivité sont justement indissociables chez Proust. Il ne faut pas oublier que parmi les souvenirs déclenchés par la madeleine il y a les soldats qui vont au front et « les bonnes gens du village et leurs

¹² Pierre Nora, *Les lieux de mémoire*, tome 1, *La République*, op. cit., p. XXX.

petits logis¹³ ». Mémoire individuelle et mémoire collective sont intimement liées, telle est la première leçon que Makine tire de Proust.

Ce qui est très frappant à cet égard c'est que *Le Testament français* se termine par un narrateur qui, installé dans une niche funéraire y trouve sa vocation littéraire et que *Cette France qu'on oublie d'aimer* débute par un narrateur qui entre dans une église et y contemple les tombes des enfants morts pour la France. Un cimetière et une église sont bien sûr des lieux du souvenir par excellence. Mourir pour la patrie : ce devoir très ancien se confond avec la prime coagulation de l'idée même de la nation. La notion de patrie renvoie principalement aux guerres menées en son nom, le sacrifice suprême pour le pays apparaît comme un devoir absolu. C'est par son sacrifice que la population durant la guerre a démontré sa détermination pour sauver son indépendance, son identité nationale. Or, ce qui est frappant chez Makine, c'est qu'Aliocha s'installe dans une niche funéraire, vieille de plus d'un siècle, dans la partie la moins visitée du cimetière parce qu'il n'y avait pas de tombes célèbres à honorer. Hugo va sur les tombes prononcer l'éloge funèbre de Balzac, d'Edgar Quinet, de Ledru-Rollin, de Louis Blanc. Les *Oraisons funèbres* d'André Malraux se compose d'hommages funèbres au sens strict : « Funérailles de Georges Bracque », « Commémoration de la mort de Jeanne d'Arc » mais aussi d'Oraisons qui honorent les héros de la guerre et de la libération. Makine, quant à lui, estime qu'en fait ces monuments aux morts ne glorifient pas la Patrie victorieuse, la grandeur de la France, mais le sacrifice de chaque mort. Les monuments respectent l'individualité de chaque mort ; la manifestation comporte l'appel individuel des morts : « J'ai souvent lu ces noms d'inconnus et tenté d'imaginer la vie de ceux qui les avaient portés¹⁴, confesse le narrateur de *Cette France qu'on oublie d'aimer*. Une première conclusion qu'on peut en tirer c'est que Makine s'oppose aux historiens dits « officiels » et au chauvinisme littéraire, aux écrivains qui mettent leur art au service de la cause nationaliste. En Russie, sous le régime communiste, la collectivité incarnait l'idéal et Makine s'oppose à cette arrogance nationale. Ce que les héros makiniens apprécient avant tout c'est qu'en France la politique ne contrôle pas la mémoire, que de l'histoire ne naît pas l'idéologie. C'est ce que constate Mitia par exemple en contemplant les films de Belmondo : « Nous découvrîmes que la présence

¹³ Marcel Proust, *A la recherche du temps perdu*, Paris, Éditions La Pléiade, 1987, I, p. 47.

¹⁴ *op. cit.*, p. 15.

charnelle de l'homme pouvait être belle en soi ! Sans aucune arrière-pensée messianique, idéologique ou futuriste. Désormais, nous savions que ce fabuleux en-soi s'appelait 'Occident'¹⁵ ». Makine semble s'opposer à toute forme de propagande nationaliste parce qu'elle ne respecte pas la liberté individuelle mais aussi parce que selon l'auteur une identité nationale n'est pas formée de caractères immuables et intemporels ; elle est constamment en devenir. Dans *Cette France qu'on oublie d'aimer*, l'auteur constate par rapport à cette francité folklorique qu'on impose aux étrangers :

La francité vue comme un Meccano facilement démontable n'est rien d'autre que ce menu qu'on sert aux touristes : la gastronomie, plus la mode, plus l'impressionisme, plus le french kiss, plus Chambord, plus Valmy, plus les grèves à répétition, plus...On oublie que ce Meccano bouge, vit, innove, souffre, se détruit et se reconstruit, tout cela dans la subtile interdépendance de ses éléments.¹⁶

L'identité nationale est en évolution constante : récemment on discute en Russie de la réhabilitation du Tsar Nicolas II qui, sous le régime communiste, était vu comme un tyran despotique. Makine désire que le sentiment d'appartenance à la nation se revitalise non plus vécu sur le mode affirmatif du nationalisme traditionnel mais sur le mode d'une sensibilité renouvelée à la singularité nationale. Le narrateur de *La Terre et le ciel de Jacques Dorme* confronté aux livres dans la pièce condamnée de la maison d'Alexandra, réclame en effet la liberté de réinventer la vie, de la peupler de héros ignorés par l'Histoire officielle :

Dans l'un de ces volumes abandonnés je découvris une anecdote qui me marqua [...] plus que certains romanciers de renom. Il s'agissait de l'actrice Madeleine Brohant, célèbre en son temps, mais qui vivait ses dernières années dans une grande gêne, logeant au quatrième étage d'un immeuble vétuste de la rue de Rivoli. L'un des rares amis qui lui restaient fidèles se plaignit un jour, en soufflant, de la fatigante ascension. « Mais mon cher, répondit la comédienne, je n'ai plus que cet escalier pour faire encore palpiter les cœurs ! ». Les alexandrins les plus brillants, les romans les plus ingénieux ne m'apprendraient jamais davantage sur la nature de la francité que cette parole d'une douce amertume dont il me semble encore percevoir l'ondolement vocal.¹⁷

¹⁵ *Ibidem*, p. 129.

¹⁶ *op. cit.*, p. 52.

¹⁷ *op. cit.*, pp. 60-61.

À la mémoire dirigée, imposée par les autorités, Makine oppose la spontanéité du choix individuel des événements dignes de demeurer dans la mémoire des hommes. Ce n'est pas un hasard s'il insiste dans ses romans sans cesse sur le fait que l'éducation française de ses héros est sans système, sans préméditation comme le souvenir involontaire proustien.

De même que Proust, Makine semble également d'avis qu'en principe tout peut déclencher la mémoire : une Madeleine trempée dans du thé, des pavés inégaux, une serviette empesée et ainsi de suite. Dans l'élaboration de son art poétique, le narrateur proustien prône l'équivalence du frivole et du sérieux : « [...] comme un prosecteur peut aussi bien étudier les lois de l'anatomie sur le corps d'un imbécile que sur celui d'un homme de talent¹⁸ », finit-il par conclure dans *Le Temps retrouvé*. Chez Makine aussi le banal et le trivial maintiennent tout autant le patrimoine national que l'extraordinaire et le sublime. Les films de Belmondo sont aussi importants pour l'imaginaire collectif que les romans de Marcel Proust et le système hydraulique conçu à Marly par Rennequin-Salem a peut-être mieux informé le tsar sur le génie français que la voix affaiblie de Madame de Maintenon comme le constate, non sans humour, Makine dans *Cette France qu'on oublie d'aimer*¹⁹.

Makine ne désire pas concurrencer avec les historiens parce que l'Histoire officielle est au fond matière morte. La logique de l'imaginaire et de la mémoire spontanée est peut-être plus efficace que la seule rationalité argumentative. Aliocha exprime ainsi ce désir de connaître la merveilleuse simultanéité du présent proustien :

Et notre vie, n'est-elle pas justement cette transformation quotidienne du présent mobile et chaleureux en une collection de souvenirs figés comme les papillons écartelés sur leurs épingle sous une vitre poussiéreuse ? Et pourquoi alors je sens que je donnerais sans hésiter toute cette collection pour l'unique sensation d'aigreur qu'avait laissée sur mes lèvres l'imaginaire coupelle d'argent dans ce café illusoire de Neuilly ? Pour une seule gorgée du vent salé de Cherbourg ? Pour un seul cri de la Koukoucha venu de mon enfance ?²⁰

¹⁸ Marcel Proust, *A la recherche du temps perdu*, op. cit., IV, p. 460.

¹⁹ Voir également *Cette France qu'on oublie d'aimer*, op. cit., p. 27 : « Pierre [le Grand] déclama cette parole mémorable : “Grand homme, je t'aurais donné la moitié de mon empire, pour apprendre de toi à gouverner l'autre !”. C'est du théâtre, probablement apocryphe. Mais notre perception d'un pays est tissée de telles mises en scènes. Leur contenu est souvent peu fiable mais leur forme exprime l'essences 'surnaturelle' d'un peuple mieux que ne feraient mille traités scientifiques. Dans le superbe hôtel de Lesdiguières que le régent avait mis à la disposition du tsar, celui-ci se fit installer un simple lit de camp... Tout Pierre le Grand est dans ce détail ».

²⁰ Andreï Makine, *Le testament français*, op. cit., p. 175.

Makine réclame le dynamisme de la mémoire et l'oppose souvent à la rigueur dogmatique de l'Histoire officielle mais il réalise en même temps que cette mémoire joue un rôle essentiel dans la constitution de l'identité nationale. Il rejoint à ce propos les théories de Pierre Nora qui, quoiqu'historien, reconnaît lui-aussi que ses lieux de mémoire ne vivent que de leur aptitude à la métamorphose :

L'histoire est la construction toujours problématique et incomplète de ce qui n'est plus. La mémoire est un phénomène toujours actuel, un lieu vécu au présent éternel ; l'histoire une représentation du passé. Parce qu'elle est affective et magique, la mémoire ne s'accommode que des détails qui la confortent ; elle se nourrit de souvenirs flous, télescopants, globaux ou flottants, particuliers ou symboliques, sensibles à tous les transferts, écrans, censure ou projection. L'histoire, parce qu'opération intellectuelle et laïcisante appelle analyse et discours critique. La mémoire installe le souvenir dans le sacré, l'histoire l'en débusque, elle prosaïse toujours.²¹

Ici on peut encore déceler le filigrane de la *Recherche*. Selon Gérard Genette dans son fameux article « Métonymie chez Proust », publié dans *Figures III* en 1972, métonymie et métaphore jouent effectivement un rôle important dans la mémoire involontaire. Proust apprend la métaphore grâce à la mémoire involontaire. Nora parle du sacré, Proust stipule qu'il est question du miracle d'une analogie. Mais d'après Genette le moment métaphorique (le goût de la Madeleine qui ressemble au goût du thé mêlé de miettes gâteau bu autrefois chez la tante Léonie) est moins important que le travail métonymique qui le suit : « tout Combray et ses environs est sorti de ma tasse de thé ». L'édifice du souvenir qui surgit du souvenir inconscient est entièrement métonymique. Sans métonymie pas d'enchaînements de souvenirs, pas d'histoire, pas de roman. Contrairement à ce que croit Nora donc, Proust est d'avis que la mémoire spontanée en déchaînant un parcours métonymique prosaïse également. Ce sont les fameuses consonnances d'Olga dans *Au temps du fleuve Amour*. En effet, Makine, comme Proust, désire remplacer une mémoire collective dirigée par les formes analytiques du raisonnement par le monde mystérieux des associations spontanées : « L'Atlantide, silencieuse jusque-là, se remplissait de sons, d'émotions, de paroles. Chaque soir, les récits de notre grand-mère libéraient

²¹ Pierre Nora, *Les lieux de mémoire*, tome 1, *La République*, op. cit., p. XIX.

quelque nouveau fragment de cet univers englouti par le temps²² », constate Aliocha dans *Le Testament français*. Grâce aux récits de sa grand-mère la France remonte de façon parcellaire selon les lois d'associations subjectives et spontanées qui rendent la réalité poétique et d'autant plus vivante :

La France-Atlantide se révélait une gamme sonore, colorée, odorante. Suivant nos guides, nous découvriions les tons différents qui composaient cette mystérieuse essence française. L'Élysee apparaissait dans l'éclat des lustres et le miroitement des glaces. L'Opéra éblouissait de la nudité des épaules féminines, nous enivrait du parfum qu'exhalait les splendides coiffures. [...] Ces facettes sensibles traçaient les contours encore incertains de l'univers français. Ce continent émergé se remplissait des choses et des êtres.²³

Selon Makine et Nora les lieux de mémoire ne vivent que de leur aptitude à la métamorphose, dans l'incessant rebondissement de leurs significations et le buissonnement imprévisible de leurs ramifications. Or, selon Makine c'est ce dynamisme, cette vitalité libertaire que la France a perdu et qu'elle devrait essayer de reconquérir :

La langue libre permet non pas de combler l'abîme entre des convictions inconciliables mais de préserver le droit de ces idées à une expression sans entraves. Mais a-t-on encore, en France, besoin de cette langue ? Un nouveau langage suffit, celui qui débite, comme dans une séance de catéchisme, des réponses toutes faites ayant reçu l'imprimatur du politiquement correct. Des sujets interdits ? Circulez, il n'y a rien à dire ! Serait-ce une nouvelle civilisation : cette France vidée de sa francité, de cette puissance formulatrice qui exprimait le monde pour pouvoir le transfigurer ? Si c'est le cas, donnons raison à Dostoïevski : une telle civilisation n'a plus rien à dire.²⁴

La mémoire est aujourd'hui le seul tremplin qui permette de retrouver à la France l'unité et la légitimité. Ce n'est pas par hasard si Makine termine son essai comme il l'avait commencé c'est-à-dire par l'évocation des noms de quatre soldats morts pour la France : « En parlant de Français comme eux, de Gaulle disait : "Maintenant que la bassesse déferle, ils regardent le Ciel sans blêmir et la Terre sans rougir" ». C'est ce pays-là qu'il vous faudra savoir aimer et défendre, M. le futur Président. La

²² Andreï Makine, *Le testament français*, op. cit., p. 31.

²³ *Ibidem*, p. 50.

²⁴ Andreï Makine, *Cette France qu'on oublie d'aimer*, op. cit., p.90.

France ». ²⁵ Makine, en tant que romancier, désire rendre la vie à ses inconnus, tente de les sauver de l'oubli parce qu'il reconnaît que l'amour de la patrie est fait avant tout de souvenirs. Ce qui nous attache le plus les uns aux autres, ce sont les victoires acclamées et les douleurs subies en commun.

Le mythe d'affirmation identitaire occupe, comme la littérature, les frontières de l'imaginaire et cette logique de l'imaginaire est plus efficace que la seule rationalité argumentative. L'Histoire est souvent le produit de la fiction, le rêve ou le cauchemar d'une imagination. Pour Makine la patrie est un esprit, un esprit libre qui s'est défait des idées reçues. Or, cet esprit français est bien sûr difficile à appréhender et c'est pourquoi Makine a choisi de nous présenter une réflexion en partie inachevée, ou plutôt en construction justement parce qu'il veut qu'elle se nourrisse du débat. Il se contente de lancer un défi aux Français.

Le refoulement de la mémoire ou l'amnésie peuvent être la source de graves traumatismes, telle semble être au fond la thèse soutenue par Makine. La nation est le produit d'une volonté :

Je n'écrirais pas ce livre si je ne croyais pas profondément à la vitalité de la France, à son avenir, à la capacité des Français de dire « assez ! ». Faut-il pour cela des circonstances exceptionnelles ? Un drame national qui secoue les consciences et balaie les torpeurs ? Mais l'assassinat d'un homme sous les yeux de ses proches n'est-il pas un tel drame ? Et la terreur que vivent au quotidien des millions de compatriotes cofontrés aux bandes, aux agressions, aux insultes ? Et la jeune femme qui périt dans les flammes ? Et toute cette jeunesse qu'on transforme en « jeunes-des-balieues », mélange infect de victimisation, de tripatouillages politiques, d'hypocrisie idéologique, d'impunité criminelle, cette jeunesse condamnée à servir tantôt d'épouvantails tantôt de mascottes souriantes pour illustrer l'intégration heureuse ? Et la République bafouée sur un territoire de plus en plus large ? Ces drames-là ne sont-ils pas suffisants pour que la France revienne à elle, reprenne ses esprits, se rappelle ses fondamentaux historiques, civilisationnels, humanistes ? Et qu'elle sache les défendre ! ²⁶

²⁵ *Ibidem*, p. 111.

²⁶ *Ibidem*, pp. 102-103.